

R E C U E I L
D E S
M E I L L E U R S C O N T E S .
E N V E R S .

450

RECUEIL

DES

MEILLEURS CONTES

EN VERS.



C.P. Marillet. inv.

E. De Gand. sculp.

A GENEVE.

Et se trouve à Paris,

Chez DELALAIN, rue de la Comédie Française.



M. DCC. LXXIV.



DISCOURS

SUR

LES CONTEES

EN VERS.

LORSQU'ON veut rechercher l'origine des Contes parmi nous , il faut presque remonter à celle de la poésie françoise ; dont on ne peut fixer précisément l'époque. Ce ne fut que du tems de S. Bernard que la langue nationale put être regardée comme une vraie langue , & ce fut la poésie , qui suivant la marche ordinaire , contribua le plus à la former. Avant ce tems-là , on l'appelloit *langue romance ou rustique* ; son nom même en dévoiloit la grossièreté & l'imperfection : aussi ne servoit-elle que pour l'usage ordinaire de

la vie. Les François avoient fécoué entièrement le joug des Romains ; ils étoient devenus conquérans à leur tour sous Charlemagne : cependant la langue latine conservoit parmi nous la domination la plus étendue : c'étoient , pour ainfi dire , d'anciennes marques de nos fers. Tous les actes , tous les écrits étoient en latin ; on s'en feryoit à l'Eglife , dans les Chaires , dans les Tribunaux , dans toutes les occasions où il falloit parler en public. Cet usage fuppofe que les perfonnes de tous les états devoient au moins l'entendre. Le latin étoit alors ce qu'est à présent la langue françoife à l'égard de ce qu'on appelle *le patois* dans différentes Provinces. Le peuple y parle ordinairement le jargon du pays : mais le françois est en ufage dans presque tous les écrits , dans la Chaire , au Barreau , & il n'est presque perfonne pour qui il ne foit intelligible.

Un des premiers ouvrages en vers qui eurent quelque réputation , & qui commencerent à tirer la langue nationale de la barbarie où elle étoit plongée , fut une espèce de poëme épique , intitulé *Alexandre-le-Grand*. On dit que ce poëme a donné son nom à nos vers de douze syllabes , appellés dès-lors *vers Alexandrins*. L'Auteur qui se nommoit aussi *Alexandre* , étoit de Bernay en Normandie. Ainsi c'est à la même Province que nous devons cet *Alexandre* qu'on peut regarder comme le père de l'ancienne poésie françoise , le célèbre Malherbe , qui est le premier modèle pour notre versification moderne , & le grand Corneille , le père de notre théâtre.

Le succès de cet ouvrage fit éclore une foule d'imitateurs ; en peu de tems , la France fut couverte de Poëtes , de Jongleurs , de Chanfonniers , de Troubadours : mais les deux genres qui se trouverent

les plus analogues au caractère de la Nation , furent les chançons & les contes. Déjà , les François passoient pour le plus gai de tous les peuples , & l'étoient effectivement. Un espèce d'instinct les portoit à rechercher tout ce qui étoit propre à entretenir ces joyeuses dispositions. Lorsqu'on se trouvoit en compagnie , il falloit , ou chanter une chançon , ou réciter un conte ; souvent même , c'est ainsi que l'on défrayoit son hôte qui se payoit volontiers de cette monnoie-là.

Deux hommes de lettres très-estimables ont le plus contribué à nous faire connoître le genre des Contes ou Fabliaux qui forme une époque si intéressante dans l'histoire de notre ancienne Littérature. Le premier est M. le Comte de Caylus , dans un excellent Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions en 1746. Il y prouve par les exemples d'Homère , d'Esopé ,

D'Anacréon , de Platon , de Lucien , que les Contes & les Fables font de la plus haute antiquité ; ensuite vient une définition fort détaillée de cette espèce d'ouvrage. Nous ne le suivrons pas dans ces savantes discussions : ce qui semble plus intéressant , c'est l'extrait qu'il nous donne de plusieurs de ces Fabliaux. En voici un des plus courts & des plus ingénieux : il a pour titre : *l'Envieux & le Convoiteux.*

Deux hommes rongés , l'un d'envie , l'autre de convoitise , sont rencontrés par S. Martin : ils voyagent tous trois ensemble. En les quittant , S. Martin qui connoît le fond de leur cœur , leur dit de faire un souhait , & assure que celui qui parlera le second , aura le double de ce que le premier aura demandé. Grande dispute entre ces deux hommes pour s'engager réciproquement à faire quelque demande. Enfin l'envieux souhaite d'avoir un œil crevé .

afin d'en faire perdre deux à son compa-
gnon , & la demande lui est accordée.

Il n'est guère possible de réunir plus
de sens & d'esprit dans un plus court es-
pace. Dans les derniers siècles , où tout a
été porté à un si haut point de raffinement
& de perfection , il est échappé à nos
Poètes peu de fictions , dont le fond soit
plus piquant , où il y ait plus de justesse ,
où les caractères soient mieux soutenus.

L'autre Savant , à qui nous avons de
grandes obligations dans le même genre ,
est M. de Barbasan , qui nous a donné une
édition de *l'Ordène de Chevalerie* , vieux
poème de Hue de Tabarie , à la suite du-
quel il a fait imprimer quelques-uns de ces
anciens Contes. J'en choisirai encore un
des plus agréables ; il renferme un jugement
qui feroit honneur au juge le plus sage.

Un homme tombe dans la mer , & est
près de se noyer. Un pêcheur le retient

avec son croc , mais lui creve un œil en lui sauvant la vie : ce malheureux intente là-dessus un procès au pêcheur : chaque partie explique ses raisons : le Juge décide qu'on jettera notre homme au même endroit d'où il a été tiré , & que s'il peut se sauver le pêcheur fera condamné à l'indemniser de la perte de son œil. Il aime mieux perdre son procès que de subir cette dangereuse épreuve.

Mais le dépôt le plus riche de ces sortes d'ouvrages est le recueil de Fabliaux en trois volumes , publié par le même M. de Barbasan en 1756. C'est-là que l'on découvre avec surprise les sources où une foule d'Ecrivains modernes ont puisé avec abondance. Le sujet du *Médecin malgré lui* y est tout entier ; cinq ou six Contes de la Fontaine ne sont que des imitations de ces anciens Fabliaux. Boccace , l'Arioste , Rabelais y ont emprunté le fond

de leurs plus ingénieuses fictions. Grécourt , dans un de ses moins mauvais Contes , intitulé *l'Enfant de neige* , n'a presque fait que copier le Fabliau de *l'Enfant qui fut remis au soleil*. L'idée des *Bijoux indiscrets* est évidemment dans le fixième Conte du troisième volume. Celle de *la Raffle de sept* de M. de la Monnoye , est prise aussi à peu de chose près de la petite pièce de *S. Pierre & du Jongleur*.

Dans ce Fabliau , Lucifer & les autres Diables s'en vont sur la terre faire des conquêtes. Ils ont donné en garde toutes les chaudieres & les ames qu'elles contiennent , à un joueur que sa mauvaise conduite avoit amené depuis peu en enfer. Lucifer le menace de lui crever les yeux & de le pendre , s'il laisse égarer une seule de ces ames. A peine est-il parti , que S. Pierre arrive avec des dez , un brelan , des pièces de monnoie , & vient proposer

une partie à notre joueur ; celui-ci dit qu'il n'a pas le fou. S. Pierre répond qu'il n'a qu'à mettre cinq ou six ames au jeu : l'autre replique que Lucifer son maître le mangera tout vif, s'il ne lui rend un fidèle compte : mais S. Pierre lui persuade que quelques ames de plus ou de moins ne paroîtront pas sur la quantité. Enfin ils se mettent à jouer ; ils font plusieurs parties , & petit à petit S. Pierre gagne toutes les ames , & les emmène en Paradis. Lucifer revient. Son premier soin est d'aller regarder dans ses chaudières : il n'y trouve pas une ame. Il appelle le joueur. Eh ! où sont donc allés les ames que je t'ai laissées ? Le joueur déconcerté , raconte comme il a joué de malheur. Par mon chef , répond le maître , voilà un jeu qui me coûte un peu cher ! Après l'avoir bien fait étriller par les autres Diables , il ordonne qu'on le mette à la porte de l'enfer,

Alors le joueur prend le chemin du Paradis, où S. Pierre & les ames qu'il avoit délivrées, lui font la meilleure réception du monde.

On ne doutera pas que M. de la Monnoye n'ait eu connoissance de ce Fabliau, lorsque dans *la Raffle de sept*, il nous peint S. Guilain jouant aux dez avec le Diable l'ame d'une vieille péchereffe qui va mourir. Il est facile de comparer ces deux Contes. Celui de M. de la Monnoye est dans le volume que nous offrons aujourd'hui au Public.

On peut diviser les Fabliaux publiés par M. de Barbasan en trois espèces différentes. Les uns contiennent des fictions plaisantes, mais d'un genre à pouvoir être mis sous les yeux des personnes les plus scrupuleuses : les autres sont des satires des Prêtres & des Moines qui, dans ces tems barbares, prêtoient beaucoup à la

critique ; le troisième genre est excessivement libre , sur-tout pour ce siècle délicat , où la décence paroît s'être réfugiée dans les mots comme dans son dernier retranchement. Je n'en citerai donc aucun de cette dernière espèce : mais je crois qu'on verra avec plaisir quelques exemples des deux premières , & l'on sera étonné que plusieurs de ces sujets n'aient été traités par aucun de nos Poètes. Ils sont au moins aussi heureux que ceux qu'ils ont mis à contribution. L'un de ces Fabliaux roule sur une équivoque qui produit des événemens plaisans.

Deux frères étoient dans la plus grande détresse. Pressés par la faim , ils prennent la résolution de l'appaiser aux dépens de leur voisin , qui avoit dans son jardin d'excellens choux & de bons moutons dans son étable : l'un prend un sac , se glisse au potager , & se met à couper des choux ;

l'autre va droit au bercail , fait tant qu'il en ouvre la porte , & cherche l'agneau le plus gras. Mais on étoit encore debout dans cette maison : l'on entendit le bruit de la porte du bercail qui s'étoit ouverte. Mon fils , dit le maître , va voir au jardin s'il y a quelqu'un , & appelle vite notre gros chien. Un point essentiel à savoir , c'est que ce chien s'appelloit *Es-tu-la*. La nuit étoit fort noire. Le jeune homme se contente d'ouvrir la porte qui donnoit du côté de la cour , & se met à crier , *Es-tu-la ! Es-tu-la !* Celui qui étoit dans le bercail ; croyant entendre son frere , répond : eh ! sans doute j'y suis. A ces mots , le jeune homme que la nuit empêchoit de rien voir , s' imagine que c'est le chien qui lui répond ; il s'en va tout effrayé dire à son père qu'*Es-tu-la* parle , & qu'il peut s'en assurer par lui-même s'il en doute. Le père appelle à son tour le chien : même

réponse ; la peur le prend aussi ; il envoie son fils au presbytère chercher le Curé avec l'étole & l'eau bénite. Le Curé dit qu'il ne veut pas aller à pied : le jeune homme le charge sur ses épaules , & l'amène à la maison , justement à l'endroit où étoit le coupeur de choux. Celui-ci apercevant quelqu'un à travers de l'obscurité , pense que c'est son camarade , & lui demande s'il n'apporte rien. Le jeune homme de son côté s' imagine que son père lui parle : il répond qu'oui. Dans ce cas-là , réplique l'autre , croyant toujours parler au voleur de mouton , jette-le par terre ; mon couteau est nouvellement reguisé : je l'aurai égorgé en une minute. Alors le Curé ne doute pas que c'est un complot formé contre lui ; il s'enfuit à toutes jambes. Son surplis s'accroche à un piquet : la peur fait qu'il n'ose pas retourner pour le prendre. Le voleur de choux croyant